L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 4 SEPTEMBRE 1887.

Le portrait de Rosette.

C'était chez le peintre X.... ; on causait après-dîner, et l'on passait les cafrères en revue.

La conversation était gaie, mais les appréciations manquaient généralement de bienveillance.

Jean-Paul Laurens était trop théâtral. Cabanel tombait de plus en plus dans le sirop de groseilles.

Carolus Duran était un impressionniste honteux, un *centre gauche* de la peinture....

Dubnle était *bourgeois* au delà de la permission.

Henner était "incensé" avec ses barcelones.

Clairin devenait trop *épaisse*.

Neuville se répétait; Detaille était monotone.

Bonnat maçonnait ses portraits, etc.

On en vint à parler de mon ami Léon de Nanclars, et on n'en disait pas trop du mal, quoiqu'il eût obtenu de fort brillants succès.

—Je connais beaucoup Léon de Nanclars, dit M. N...., de l'Institut, et à ce propos....

—Hmm !.... il y a quelque historiette à l'horizon, dit le sculpteur J....

—Eh ! bien, tant mieux ! s'écria Mme de R.... ; voilà assez longtemps que ces messieurs criblent leurs confrères absents et emploient de grands et terribles mots auxquels nous ne comprenons rien. S'il y a une histoire, je demande l'histoire !....

M. N...., qui a la prétention de bien raconter, était aux anges.

—C'est une histoire.... convenable, dit-il.

—Racontez-la tout de même, dit Mme de R...., qui est sujette aux distractions.

N. tousa, demanda une prise au vieux G.... et commença son histoire :

Léon, dit-il, raconte volontiers cette aventure de sa première jeunesse.

Il avait vingt-cinq ans et s'était déjà fait remarquer par les connaisseurs. Persuadé néanmoins qu'il avait encore beaucoup à apprendre, il travaillait de grand courage et combattait de son mieux la remuante et dangereuse facilité qu'il tenait de la nature.

Dans ce temps-là il cherchait encore un vole et étudiait tour à tour le paysage et la *figure*. Le tableau d'histoire ne l'avait jamais beaucoup séduit.

Par une belle matinée de printemps, il peignait un joli point de vue des environs de Viroflay, et il trouvait que la chose venait à merveille.

Tout à coup, un léger bruit lui fit tourner la tête, et il s'aperçut qu'il n'était pas seul. Une petite paysanne (si les jeunes filles de Viroflay peuvent s'appeler de paysannes) examinait son œuvre en ouvrant de grands yeux. Elle était tout à fait charmante : un Watteau en robe d'indienne et en fichu de Madras ; des cheveux dorés, un teint transparent, des lèvres comme des cerises, des dents comme des perles, et un regard de vierge classique combiné avec le sourire des grisettes encore à cueillir.

En rencontrant le regard du jeune peintre, elle rougit et voulut s'enfuir ; mais Léon, la rappelant, lui demanda en riant pourquoi elle avait peur.

—Je n'ai pas peur, monsieur, mais je craignais de vous déranger. Que c'est donc joli ce que vous faites là !

—Vous trouvez, répondit Léon ; c'est possible. Mais je pourrais faire quelque chose de bien plus joli.

—Quoi donc ?

—Votre portrait !....

Cette proposition était de nature à faire bondir de joie une petite paysanne fort gentille—et qui le savait.

—Bien volontiers, dit-elle ; mais ce sera long, et si mes parents me trouvaient ici....

—Laissez donc ; ce sera l'affaire d'un instant. D'ailleurs, quel mal peut-il y avoir à faire tirer votre portrait ? Vous le donnerez à votre mère, et elle sera ravie !

Quelques secondes après, la petite *pensif* comme si elle n'avait jamais fait que cela de sa vie.

Léon ne dérangea rien à l'attitude qu'elle avait prise d'elle-même avec un merveilleux instinct de coquetterie, et se mit au travail. Dans le but d'entretenir une expression vivante sur le visage de son modèle, il le fit parler et obtint des réponses qui indiquaient de l'esprit naturel.

Le jeune peintre fut charmé,—trop charmé !—car il lui vint bientôt une idée qui n'avait rien de pictural.

Il se dit qu'une petite paysanne assez coquette pour poser si intelligemment du premier coup ne devait pas être insensible à des tentations habiles. Comme elle avait manifesté le regret de ne connaître Paris que très imparfaitement, il insista le plus possible sur les charmes de la vie parisienne et en fit ressortir certains côtés spéciaux.

La jeune fille l'écoutait avec une émotion croissante, et Méphistophélès, invisible, ricanait auprès d'eux.

Il y avait plus d'une heure que la conversation durait, quand la petite paysanne, se levant brusquement du tertre où elle était assise, vint regarder son portrait.

—Oh ! oh ! dit-elle, suis-je donc si jolie que cela ?

—Mille fois plus, répondit Léon, et il reprit ses propos. Méphistophélès ricanait de plus en plus.

Une demi-heure se passa encore, et au bout de ce temps la jeune fille écoutait de toutes ses oreilles une description très pittoresque du bois de Boulogne et des belles dames qui en font les délices.

—Que vous savez jolie, disait Léon, mollement étendue dans un landau bleu de ciel, un chapeau à branches de lilas blancs sur vos cheveux d'or, vêtue d'une robe de faille gris-perle et vert tendre, avec des bracelets d'émeraudes et de perles fines aux bras !

La jeune fille se mit à rire.

—Ah ! dit-elle, ce serait trop beau pour moi. Ces choses-là ne m'iraient guère !....

—Si vraiment ! mieux qu'à toute autre !

—Eh ! bien, peignez-moi une toilette comme cela.

—Tout de suite ?....

—Tout de suite ! tout de suite !....

—Soit, ma chère enfant.

Léon avait, comme je l'ai déjà dit, une remarquable facilité. En quelques coups de pinceau, il eut opéré la transformation demandée.

Tout en travaillant, il se remit à causer.

—A propos, ma belle, dit-il, comment vous appelez-vous ?

—Rosette, monsieur.

—Un joli nom, mademoiselle, et qui vous va très bien pour le moment. Mais il en faudrait changer, si vous posiez un jour les beaux habits que je vous offre en peinture.

—Comment faudra-t-il donc m'appeler ?

—Je ne sais trop. Que diriez-vous de Fleur-de-Pêcher ?....

—Fi donc !....

Et Rosette, de levant derechef, s'en vint regarder son portrait.

—Comment vous trouvez-vous ? demanda Léon.

—Ces habits sont magnifiques, répondit Rosette, mais ils ne vont pas à ma figure ; voyez comme j'ai l'air embarrassé !

—Vous avez raison, ma charmante, je vais changer l'expression de votre figure. Et, saisissant de nouveau son pinceau, Léon improvisa une chevelure flamboyante, des yeux parfaitement encadrés de noir, un teint équivoque et séduisant.

Rosette regardait toujours et souriait de joie.

Mais voilà qu'un étrange travail se fit dans l'imagination du jeune peintre, et qu'il cessa d'être maître de son pinceau.

Quelques touches lui avaient suffi pour transformer la petite paysanne en jolie demi-mondaine. Tout à coup, sans qu'il eût cherché à obtenir ce résultat, les yeux du portrait prirent une expression d'impudence et de cynisme !....

—Voilà donc ce que deviendrait cette petite si elle m'écoutait ce diable Léon. Singulières transformations !.... elles se font presque aussi vite en réalité qu'en peinture. Dire qu'il ne faudrait plus que quelques coups de pinceau pour que cette belle fille devînt une hétaïre sur le retour.

Et, tout en philosophant de la sorte, il donnait ces coups de pinceau....

Rosette poussa un cri.

—Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce cela ? Et elle voulut s'enfuir.

Léon la retint par son tablier.

Une pensée venait de traverser son cerveau comme un éclair.

—Après la maladresse que je viens de commettre, se disait-il, il faut absolument abandonner mes projets coupables. Le meilleur moyen de ne pas jouer un rôle trop ridicule dans cette aventure est encore de lui donner une terminaison morale.

—Ma chère enfant, dit-il, vous voyez sur cette toile le portrait d'une pauvre fille de la campagne qui, pour avoir été trop éprise de sa propre gentillesse, et s'en être trop aisément laissé conter par les messieurs de la ville, devint d'abord une belle dame, fêtée, choyée, puis peu à peu....

En gesticulant il avait abandonné le tablier de Rosette, et Rosette était déjà loin.

—Maladroit !.... lui souffla Méphistophélès dans le creux de l'oreille.

Plusieurs années après cette petite aventure, Léon de Nanclars, homme mûr, marié, père de famille et peintre médaillé, travaillait dans son atelier d'Auteuil, lorsque son domestique vint lui dire d'un air tout effaré :

—Monsieur !.... monsieur !....

—Ah ! mon Dieu !..... qu'est-ce donc ?.....

—Monsieur, c'est toute une nichée de paysans !....

—Une nichée de paysans ?....

—Oui, monsieur, il y a un gros *père*, une petite fille et trois petits garçons.

—D'où diable cela me vient-il ? demanda Léon stupéfait.

—Ma foi, monsieur, je n'en sais rien. Faut-il les faire entrer ?

—Faites les entrer, nous verrons bien.

Et le fidèle serviteur d'introduire dans l'atelier un brave homme d'une quarantaine d'années, robuste, bien portant, d'un physique agréable, et quatre enfants fort jolis et très bien tenus.

Rien ne sauvait rendre l'air de stupéfaction de ces bonnes gens à la vue des choses prodigieuses qui les entouraient.

—Entrez, mon ami, dit Nanclars ; que puis-je pour votre service ?

—Oh ! rien, monsieur !....

—Comment, rien !.... qui donc vous envoie ?

—Monsieur, c'est ma femme !.... elle dit comme ça qu'il faut que je vous remercie, parce que vous êtes cause qu'elle est mariée, mère de famille et brave femme !

—Ah çà ! mon ami, vous moques-vous de moi ?....

—Dieu m'en préserve, monsieur, répondit le brave homme, qui évidemment parlait avec le plus grand sérieux.

—Mais, au nom du ciel, qui donc est votre femme ?

—Rosette, monsieur....

—Rosette ?....

—Oui, monsieur, elle m'a dit que ce nom vous dirait tout !....

—Ah ! mon Dieux !.... s'écria Léon, se rappelant tout à coup sa petite aventure avec Rosette !.... Et, ajouta-t-il, vous n'avez pas demandé d'explications à votre femme ?....

—Je ne lui en demande jamais, monsieur.

—Vous êtes un brave garçon, dit Nanclars en lui tendant la main et en embrassant ses quatre enfants. Il se peut, en effet, que j'aie contribué à votre bonheur. Dites à Rosette que j'irai faire son portrait un de ces jours. Donnez-moi votre adresse.

Le brave homme sauta de joie, donna son adresse et prit congé sans demander plus d'explications.

Nanclars tint sa promesse. Il alla rendre visite à Rosette, qui lui sauta au cou dès qu'elle l'aperçu.

—Eh bien, monsieur le peintre, dit-elle, comment me trouves-vous ?....

—Mais charmante ! répondit Léon.

—Je n'ai plus seize ans, dit Rosette, mais je gage bien que je suis, dans mon genre, aussi agréable à voir que si j'avais "une robe de faille gris-perle et vert tendre"....

—Peste ! quelle mémoire ! s'écria Léon en éclatant de rire.

Le mari de Rosette, qui n'y comprenait rien, se mit à rire de confiance.

—Et, ajouta Rosette, j'espère faire encore plaisir à voir dans vingt ans, quand je serai une bonne petite vieille....

—N'en doutez pas, Rosette.

—Tandis que si vous ne m'aviez pas montré, avec vos couleurs et votre pinceau....

—N'insistez pas, Rosette. Vous êtiez destinée à être et à rester une bonne et brave femme, et de plus une femme tout à fait charmante. Sur ce, mettons-nous à l'ouvrage....

Léon fit un portrait exquis et obtint une médaille au Salon suivant.

Méphistophélès voulut ricaner, mais Léon se moqua de lui.

—Ricane, mon vieux, ricane, dit-il, j'ai fait une bonne action et un bon tableau....

—D'où il résulte, dit le peintre X...., que la vertu est toujours récompensée. Ce N.... devient impossible avec ses histoires ; on ne pourra plus l'inviter chez les gens comme il faut !....

SIMON BOURÉE.

(Dans la *Gazette de France*.)

Consultation chez le docteur E....i

—Il m'est difficile de définir ce que j'éprouve.... Des énervements, des fatigues, et surtout de continuelles démangeaisons dans les jambes !....

—Allons... dites-moi tout de suite que vous êtes calciaïd !

Le président d'une société de souveteurs, ayant reçu une demande d'admission, fait appeler le candidat.

—Quels sont vos titres ? lui dit-il. Vous ne les énumérez pas dans votre lettre.

—J'ai déjà sauvé trois de mes amis.

—Dans un incendie ? Dans la Seine ?

—Oh ! d'un danger bien plus grand. Par mes sages conseils, je les ai empêchés de se marier !

Histoire extraordinaire.

M. MATHIAS.

Quand on apprit la mort de M. Mathias, il fut, dans la petite ville de Lépic-sur-Yr, une surprise générale. Un homme de quarante-cinq ans à peine, robuste, droit comme un I, en qui—voyez la male chance avait voulu, il y avait de cela trois ans à peine, une jeune fille de vingt ans, la propre nièce du nouveau curé nouvellement arrivé, une femme charmante et qu'il aimait comme un fou !

Naturellement, M. Mathias, étant mort, passait maintenant pour avoir eu, de son vivant, toutes les vertus. Il avait fait beau jeu, traitée, bonnes nagnères, d'enrier et de jeune-mathieu ! Qui se serait imaginé de révéler certaine histoire relative à ce fameux mariage et qui n'était guère à son honneur, qui même eût rappelé la rêverie vague qu'inspirait ce grand bonhomme, aux allures courtoises, rieur et dure, et qui occupait, dans les salons à manipuler un tas de drogues vénéneuses qu'il expérimentait sur ses chiens ! Il était bien question de cela ! Il était mort, paix à son âme !

Du reste, en y réfléchissant de plus près, cette mort était-elle si extraordinaire ? Evidemment M. Mathias avait des prédécesseurs. N'avait-il pas été reconnu que tout dérèlement, par des ouvriers appelés exprès de Paris, la chapelle de famille qui attendait, au cimetière, ces restes mortels ? De plus, depuis quelque temps, on avait constaté qu'il paraissait inquiet. Il rôdait autour de ses propres maisons, comme s'il eût redouté des voleurs mystérieux. Il séquestrait sa femme, il s'enfermait pendant des semaines entières dans le laboratoire dont la cheminée fumbait, la nuit. —Prédécesseurs d'un accident cérébral ! disait d'un air entendu le docteur Lebarre qui avait conclu à une apoplexie séreuse.

Bref, on avait fait à M. Mathias des obsèques magnifiques. Le tiers de la population l'avait accompagné à sa dernière demeure ; et quelques yeux s'étaient mouillés, alors qu'on avait descendu dans la crypte de la chapelle funéraire le cercueil de chêne, vrai monument, où deux hommes de sa taille auraient dormi à l'aise.

On s'en revint en se demandant ce que deviendrait la veuve de M. Mathias.

* * *

Or, la vérité, c'est que M. Mathias n'était pas mort.

Deux heures après la cérémonie, on aurait pu voir cet, dans le sous-sol où la bière avait été descendue.

Deux petits trains avaient résonné, comme le dédès d'un ressort, et le cercueil s'était ouvert comme une armoire, M. Mathias s'était mis sur son séant, se détirant comme un homme qui s'éveille. D'une ouverture grillée ménagée dans la paroi supérieure, un peu de lumière tombait. M. Mathias s'était levé tout à fait, l'atteint lentement ses genoux un peu ankylosés.

En somme, il se sentait très bien, très confortable. La dose de narcotique qu'il avait absorbée, après l'avoir soigneusement mesurée, avait justement produit l'effet désiré. On l'avait cru mort, on l'avait enterré, tout était pour le mieux.

De longue date M. Mathias avait pris toutes ses précautions. Le fond du caveau était maçonné très intelligemment. Il y avait là des vêtements convenables, des provisions de bouche, quelques bouteilles de bon vin, tenues très fraîches, comme chacun peut le supposer. Et comme rien ne crasse plus l'estomac qu'un enterrement—voire même le sien—M. Mathias, commodément assis sur son cercueil, causa une croûte, en buvant à l'avenir.

Car il est temps de dire pourquoi M. Mathias était là, à six pieds sous terre, de sa propre volonté.

Comme toujours, c'était une histoire de femme. Chaste jusqu'à quarante ans, M. Mathias, ancien pharmacien, enrichi par les pilules anti-spermiques—s'était épris de la charmante Anne Piédefer, nièce du vénérable de Lyre-sur-Yr. Il était nettement proposé à la jeune fille qui non moins nettement l'avait refusé, ce qui l'avait rendu amoureux comme un imbécile.... pardon ! comme un homme de quarante ans qui s'avise d'être amoureux. Etant de nature déhonnête, il avait suivi le vecerrer dans des trames si habiles que le malheureux, au bout d'un an, sachant que la caisse gouvernementale n'était plus intacte, songea sérieusement au suicide. Alors M. Mathias apparut en sauveur et posa ses petites conditions. La nièce se sacrifia pour l'oncle qui lui avait tenu lieu de père, et cela malgré des liens très étroits avec un clerc de notaire de la ville voisine. Victime douloureuse, Anne devint Mme Mathias.

Elle avait subi jusqu'au bout toutes les conséquences de cette catastrophe. Mais M. Mathias, se rendant justice, avait la conviction qu'elle le haïssait. De là à se croire trompé, comme il le méritait, il n'y eut qu'un pas. Le soupçon dégénéra chez lui en monomanie. Sa femme ne sortait jamais, qui ne vînt chez sa femme. N'importe. M. Mathias s'accusait de maladresse. S'il ne prenait pas sa femme en flagrant délit, c'est qu'il n'était qu'un niais.

Alors cette idée lumineuse avait surgi dans son cerveau : simuler un voyage, mais non pas à Versailles ou au Havre, comme les maris de comédie, un voyage beaucoup plus long et d'où le retour paraîtrait beaucoup plus difficile.

Et il reviendrait, très vivant, une de ces nuits, et confondrait l'infidèle.

Il s'était donné trois jours et pensait à tout cela, satisfait, en se recouchant confortablement dans son cercueil.

* * *

Le troisième jour venait de finir. M. Mathias se sentait impatient. Il attendit que l'horloge du cimetière sonnât onze heures. C'était le moment.

Le plan était bien combiné. Les murs du cimetière touchaient à sa propriété. Il avait là de quoi s'habiller tout en noir, en pharmacien spectral. Il s'envelopperait du suaire dans le cimetière seulement, respect de la couleur locale. Une fois le mur franchi, il irait tout droit à la chambre de sa femme. On verrait bien !

M. Mathias fit sa toilette, puis, tout étant disposé *ad hoc*, il fit basculer la pierre tombale, grimpa dans la chapelle supérieure, ouvrit la porte et se trouva dehors, non sans avoir sonné.

Une fois dans l'allée, il déplia le vaste drap blanc et le lança en rond pour se l'appliquer aux épaules. Mais les plis étaient lourds. Il manqua son coup et dut recommencer.

—Attendez ! dit une voix derrière lui, je vais vous aider.

* * *

Il faudrait ne s'être jamais trouvé à minuit, essayant de mettre son suaire, dans un cimetière, pour ne pas comprendre combien cette surprise était désagréable.

Celui qui parlait était le gardien du lieu, le père Grimbot, un original très connu aux cabarets d'alentour. Il s'était approché de M. Mathias et, le regardant sous le nez, avait dit :

—Comment ! c'est vous !... monsieur Mathias !.... Déjà !

M. Mathias, assez embarrassé, essayait de s'entortiller, pendant qu'une apparence sinistre le débarrassait de cette fâcheuse rencontre. Mais bah ! Grimbot lui donnait bénévolement un coup de main et arrangeait le linceul à la bonne mode.

—Je sors de ma tombe.... commença M. Mathias d'une voix sépulcrale.

—Je le vois bien, interrompit Grimbot. Vous êtes bien plus pressé que les autres....

M. Mathias n'écoutait pas. Maintenant il marchait à grandes enjambées, sur la pointe des pieds, en fantôme.

Grimbot marchait à côté de lui, continuant :

—Oh, les autres, ça ne les prend pas tout de suite. Seulement les bout d'un mois en deux.

M. Mathias se retourna brusquement, agitant ses deux bras :

—Va-t'en, sacrilège ! Va-t'en !

—Allons ! allons ! fit Grimbot devenu paternel. Je ne vous gêne pas.... vous avez voulu vous promener un peu.... comme les camarades.

M. Mathias, troublé, allait droit devant lui, dédaignant de répondre. Il aperçevait dans l'ombre la porte du cimetière. Homme de précaution, il avait quelques tonis dans sa poche.

—Pas de phrases ! dit-il en tendant deux pièces d'or à Grimbot. La clef ! Grimbot resta d'un pas :

—La clef ! tu veux sortir ! (Il devenait familier !) En voilà une fantaisie ! Ah mais ! pas de ça....

—Quatre louis ! gémit M. Mathias.

—Tu mais, toi, reprit Grimbot, ne recommence pas ou je cogne. Que tu sortes de la chapelle, que tu te promènes, je ne m'y oppose pas. Les autres aussi sortent....

—Les autres ! qui, les autres ?

Grimbot eut un geste large :

—Les morts, donc !

—Les morts..... qu'est-ce qui te parle des morts ? Je suis vivant, moi, vivant !

—Oui, vivant ! ils disent ça aussi ! mais tiens, je suis brave homme.... Viens prendre un verre.

Sa main s'abattit comme une pince sur le poignet de M. Mathias qu'il entraîna jusqu'au petit bâtiment où il logeait. Il le poussa dans une pièce du rez-de-chaussée.

M. Mathias était abasourdi, littéralement. Grimbot avait poussé la porte, pris une bouteille sur un dressoir, et ayant rempli deux verres, avait levé le sien en disant :

—A la vôtre, monsieur Mathias !

* * *

—Ecoute-moi, mon brave, dit M. Mathias. Tu veux plaisanter. Soit. Seulement il y a temps pour tout. Tu sais très bien que je suis vivant. Pour des raisons personnelles, je me suis laissé enterrer. Mais j'ai besoin de sortir, pour affaires graves. Je te paierai bien, sois tranquille....

Tandis qu'il parlait, Grimbot avait lentement tourné autour de la table et était venu s'adosser à la porte.

—Tu causes bien, ricanait-il. Ah ! tu es vivant ! Tu n'es pas le premier qui m'ait dit ça. J'en entends de si drôles. Voje-tu, j'aime mon subordonné. Toutes les nuits, il y en a un ou deux qui viennent prendre un verre, sans façon. Hier, c'était le notaire, tu sais bien Rabel, top voisin.... celui qui a la colonne brisée. Avant-hier, c'était Mme Claudin, une belle femme ! Je suis bon drôle, je les laisse prendre l'air la nuit, je fais un bout de causette.... mais les laisser sortir ! ça serait du propre !

M. Mathias devenait hagard. Grimbot parlait avec un sang-froid parfait, en fonctionnaire responsable.

Il était de taille moyenne, trapu, avec des mains de gorille. Ses yeux étaient noirs, brillants....M. Mathias eut un frisson. Cet homme était fou !

Oui, c'était bien cela. Il avait des visions. Il croyait son cimetière peuplé de revenants ; il vivait dans un monde fantastique créé par son imagination d'ivrogne. Et il confondait ! oui, parole d'honneur, il confondait !

M. Mathias se mit à parler à plaider, à promettre, à supplier. Comment ! le jeune, l'intelligent Grimbot pouvait le prendre pour un vrai mort ! Il éclata de rire....

—Assez ! fit Grimbot d'une voix brève. Tu n'es pas raisonnable, faut rentrer !

—Rentrer ! où ça ?

—Chez toi, donc ! A l'angle de la troisième division....

—Jamais !

—Tu ne veux pas ! Une fois ! Deux fois ?

M. Mathias vit frissonner les mains énormes. Il eut peur, regarda autour de lui, cherchant une issue. Une seule. Il se mit à compter sur un coup en qui l'ambition domine : il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand ; sans principes, sans maximes, sans sentiment, il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui, prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beaucoup dit que l'ambition est la passion des grandes âmes ; on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

MASILLON.

DON PEDRO.—L'empereur don Pedro vient d'annoncer au Pape, par une lettre autographe, qu'il comptait se rendre au commencement de l'hiver à Rome.

À TRAVERS LA MODE.—Il paraît que les femmes porteront, l'hiver prochain, en ville comme en soirée, les gilets "extrêmement" ouverts.

Les pantalons très larges ;

Les manches de la redingote, de la jaquette ou de l'habit serrés tout à fait étroites, laissant dépasser la moitié de la manchette et sans fixé un bouton d'or mat.

Nous détachons de la chronique de M. Emmanuel Arène, dans la *République française*, cette typique anecdote :

Dans un cercle, une violente altercation vient d'avoir lieu : un des adversaires constitue des témoins. Il leur raconte l'affaire :

—Voilà : il m'a appelé "vieille tripouille."

—Hum ! hasardent les témoins, c'est un bien une injure ?

—Je ne dis pas, fait l'offensé ; mais nous ne le saurons pas encore sans lide pour qu'il me traite de la sorte.

Un chroniqueur du journal la *France* nous conduit dans un bouge de la route de la Révolte :

Deux grinches, un vieux et un jeune, devisent amicalement en prenant force petits verres de tord-boyaux.

Le vieux raconte ses douleurs.

—Une belle ville Toulon. L'as-tu vue, blanc-bec ?

—Hélas ! non, dit le jeune avec un soupir de regret et d'envie, et je ne la verrai probablement jamais, puisque le bagne n'y est plus !

Pensées et maximes.

La mesure du bonheur ou du malheur de l'homme, c'est l'idée qu'il en a.
CHENNEVIÈRES.

Tant que le cœur demeure des désirs, l'esprit garde des illusions.
CHATEAUBRIAND.

L'ingratitude ne désespère pas la bienfaisance, mais elle sert de prétexte à l'égoïsme.
DE LEVIS.

Le mort est plus aisé à supporter que y penser, que la pensée de la mort nous perd.
PASCAL.

Il est quelque chose de plus cruel que le malheur, c'est de se l'entendre reprocher.
PUBLIUS SYRUS.

Chez les femmes, la modestie a de grands avantages : elle augmente la beauté, et sert de voile à la laideur.
FONTENELLE.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodements en morale, qu'une oreille juste n'en admet en musique.
DE LEVIS.

Quand les esprits sont échauffés, plus une opinion est importinente, plus elle a de crédit.
VOLTAIRE.

Un noble orgueil doit nous empêcher de donner à nos ennemis le plaisir d'entendre nos plaintes.
CRÉBILLON.

Tous les hommes tendent à la paresse.
BUFFON.

L'obéissance est le résultat de la foi, l'épreuve de la véritable espérance, la démonstration de la charité, la mère de l'humilité et la paix de Dieu.
SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Voulez-vous avoir bonne espérance ? Ayez bonne conscience. Voulez-vous avoir bonne conscience ? Ayez la foi et faites les œuvres.
SAINT AUGUSTIN.

Il faut éviter toute relation avec ceux qui ont des mœurs relâchées, avec les hommes charnels et attachés à la terre, avec les voluptueux et les orgueilleux, avec les égoïstes, avec les avares, avec les inventeurs impudents du mal, avec ceux qui n'obéissent point à leurs parents, avec les incrédules et les désordonnés, avec ceux qui n'ont ni affection ni miséricorde.
ST JEAN CHRYSOSTOME.

Le cœur est plus mobile que tous les êtres mobiles, et plus glissant que tout ce qu'il y a de glissant.
SAINT BERNARD.

On commence à pratiquer la vertu par amour-propre, on continue par honneur, on persévère par habitude.
CHAMFORT.

Il est indigne d'un honnête homme de se servir des débris d'une amitié qui finit, pour satisfaire une haine qui commence.
FÉNELON.

L'art de conduire les hommes, n'est autre que celui d'associer leurs idées.
CARDINAL DE RETZ.

Le philosophisme, qui détruit toutes les illusions, est une mort anticipée.
LA HARPE.

Une âme noble rend justice même à ceux qui la lui refusent.
CONDORCET.

L'expérience tient une école où les leçons coûtent cher ; mais c'est la seule où les insensés peuvent s'instruire.
FRANKLIN.

Il est, à mon sens, d'un plus grand homme de savoir avouer ses fautes, que de savoir ne la pas faire.
DE RETZ.

La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à l'instruire par rapport à leurs fonctions : la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études.
FÉNELON.

Le goût est le sentiment du beau.
DUCLOS.

Le cœur est la source ordinaire des illusions de l'esprit.
NICOLE.

Ce n'est qu'à force d'indulgence et de raison que les hommes parviennent à se supporter mutuellement ; il n'y a point d'amitié qui puisse subsister longtemps sans cette espèce d'appui.
DIDEROT.

L'ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut ménager les intérêts de la vérité. On n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse qui inspire l'amour de l'équité, et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles et les magistrats illustres. Ainsi on ne saurait compter sur un ouvrage où qui l'ambition domine : il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand ; sans principes, sans maximes, sans sentiment, il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui, prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beaucoup dit que l'ambition est la passion des grandes âmes ; on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.
MASILLON.

ASSURANCES.

COMPAGNIE D'ASSURANCE LIVERPOOL and LONDON and GLOBE.

La plus grande Compagnie du monde connue l'incendie.

Plus de $25,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

Toutes les pertes sont payées COMPTANT sans escompte, aussitôt qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - $3,239,091.

Pertes payées pour l'incendie de Boston - - $1,427,290.

Directeurs à la Nouvelle-Orléans
J. I. SCHODER, Chairman ;
NEWTON BUCKNER, RODOLPH WOEST, A. DELVAILLE.
HENRY F. OGDEN, Secrétaire Résident.
LA RENCE F. LOW, Assistant Secrétaire.
ov,25—1m—WG.

Quinzième Etat Annuel
—DE LA—
Compagnie d'Assurance Tentonia
De la Nouvelle-Orléans.

La compagnie susdénommée à ses charte, publie l'état suivant de ses affaires pendant l'année expirant le 31 décembre 1886.

PRIMES REÇUES.

Sur les risques d'incendie	$147,961 32
Sur les risques maritimes	14,252 64
Sur les risques de rivières	12,820 27
	$175,016 74
Primes non acquises pour 1885	69 076 43
	$244,493,17
A déduire :	
Pertes payées sur les risques d'incendie	$61,804 00
Pertes payées sur les risques maritimes	8,607 43
Pertes payées sur les risques de rivières	8,986 24
Réclamées et non-réclamées	20,109 90
Frais	29,178 01
Primes non-acquises	9,727 92
Dépenses d'agence	1,126 27
Réassurances, sur les risques non-expirés	6,125 19 — 147,866 96
	$96,626 27

RÉSERVES POUR PRIMES NON-ACQUISES.

Capital	$200,000 00
Réserve de réserve	69,000 00
Réserve pour pertes non payées	20,000 00
Intérêt dividende non payé	850 00
Pertes non réclamées	7,000 44
Profits et pertes	8,959 38
Intérêt sur le fonds capital de janvier 1887	18,800 00
	$414,686 27

L'état ci-dessus est une copie exacte et exp rmée des livres de la compagnie.

W. R. SCHMIDT, Président.
T. RICKERT, Vice-Président.
ALBERT F. NOLL, Secrétaire.

Fait sous serment, ce 10 janvier mat, à la Nouvelle-Orléans, le 15 janvier 1887.

A. REEO, Jr.,
Notaire Public.

A une réunion du Conseil de Directeurs de cette compagnie tenue le 13 courant, il a été décidé de payer sur ces polices un second intérêt de dividende semi-annuel de 3 pour cent sur le capital libéré payable à partir du 1er janvier 1887.

CONSEIL DE DIRECTEURS.

E. RUDDIN	FRANK RODER
THEO. HERCKSON	J. R. HECHTCORTY
J. R. CAMORS	F. RICKERT
M. FRANK	LOUIS RUCH
F. FRITSCHER	A. G. RICKS
E. GOODREVE	F. RICKERT, Jr.
A. AYMAR	WM. R. SCHMIDT
JULIUS KRIPPER	E. SCHULZE
J. H. KELLER	LOUIS SCHWARS
C. KOCH	J. G. BERT
C. H. SCHMIDT	J. A. J. SCHMIDT
JOHN FERGON	ST. WELLMANN

Quinzième Etat de Situation
—DE LA—
Compagnie d'Assurances du Peuple
De la Nouvelle-Orléans.

Conformément aux dispositions de sa charte, la compagnie publie l'exposé suivant de ses affaires durant l'année finissant le 31 Déc. 1886 :

PRIMES REÇUES :

Sur risques d'incendie	$104,849 76
Sur risques de rivières	2,192 52
Sur risques de mer	2,443 74
	$109,086 02
Ajouter : primes non reçues de 1885	29,267 00
	$141,353 02
A déduire :	
Primes non-acquises	$39,171 54
Sur-assurances	6,015 97
	45,187 51
	$96,165 97
Pertes, etc., payées durant la même période :	
Sur incendie	$62,450 96
Sur les rivières	1,119 11
Sur les mers	1,314 97
Taxes d'Etat et de ville	2,785 55
Commissions et dépenses de bureau, Board of Underwriters, agents, traitements, etc.	15,969 31
	$84,640 90
	$11,525 07

ACTIF.

Comptant	$6,096 79
Primes en voie de recouvrement	17,846 15
Immeubles	26,792 40
Bons des Etats-Unis, valeur du marché	64,024 79
Meubles et installation de bureau	1,276 32
Billets garantis par hypothèques	8,813 66
Billets à recevoir	1,000 00
Intérêts à payer	1,000 27
	$116,850 49

Ce qui précède est une copie vraie et exacte des livres de la Compagnie.

HENRY PRAGST, Président.
H. POPOVICH, Vice-Président.
P. M. SCHNEIDAU, Secrétaire.

Fait et signé parderant mai, ce 22me jour après 1887.

LEON QUEYROUZE
"GROCER" EN GROS,
—Importateur de—
VINS ET LIQUEURS
—Et marchand de—
Produits des Compagnies et de l'Ouest.
27 RUE DECATUR.

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurances Mutuelles des Marchands de la Nouvelle-Orléans.

No 104 RUE DU CANAL.

Trente-douzième Etat de Situation Annuel.

Conformément aux exigences de sa charte, la Compagnie publie l'exposé suivant :

Primes reçues durant l'année expirant mai 1887, y compris les primes non acquises de la précédente année— $1,000,000

Primes sur les risques d'incendie $169,875 30
Primes sur les risques de mer 6,577 07
Primes sur les risques de rivières 4,708 65
Total des primes $179,160 95
Moins les primes non échues 54,874 00
Primes nettes acquises à la date du 31 mai 1887 $124,286 95
Pertes payées—
Sur risques d'incendie $60,343 05
Sur risques maritimes 2,078 43
Sur risques de rivières 1,528 90
Taxes et dépenses, moins l'intérêt 8,866 96
Réassurances primes rembourses 19,037 12— 77,809 94
Profits $46,351 43
Moins 7½ 0/0 dividende payé 45,000
Réserve pour les réclamations non réglées 15,000 60,000 00
En plus 4,351 43

La Compagnie a l'actif suivant :

Immeuble	$262,287 00
Actions de Banques, de Compagnies de Chemins de fer et autres	96,736 77
Billets garantis par hypothèques et autres	104,999 95
Billets à recevoir	54,724 51
Primes en voie de recouvrement	22,872 97
Action de la compagnie de chantier "Dry Dock" de Vallette	11,262 50
Jugements sur les billets hypothécaires	4,225 00
Comptant en caisse	26,772 28
	$843,771 01

L'exposé qui précède est une copie juste, vraie et exacte des livres de la Compagnie.

G. W. HOTT, Président.
P. FOURCHY, Secrétaire.

ETAT DE LA LOUISIANE, Paroisse d'Orléans, Ville de la Nouvelle-Orléans.

Fait et signé parderant mai le 12me jour de mai de juin 1887.

H. B. TRIST, Notaire.

DIRECTEURS :

D. A. Chaffraix	Jos A. Shakspeare
M. W. Smith	W. H. Bellinger
Paul Capdevielle	Jac B. Lallande
Aristide Hopkins	D. Pujo
Paul Pecanty	H. Roussel
	Alem McCaleb

14 jun—1